

Les deux frères nommés Ali

Enregistrement

Boîte III — 2 CDR num. Bande 67-40, page 2 : 04'48"-15'25" (début), Bande 67-41, page 1 : 00'00"-12'33" (fin), français et kabyle

[Fiche en B. 56/3-1 : mention de l'enregistrement en français de 1964]

Conteur : M. Hammaïdi, natif de Meklaa (Kabylie, Algérie)

Lieu et date d'enregistrement : Paris, 1964

Geneviève Massignon : — *Racontez-nous donc l'histoire des trois frères...*

Le conteur : — Alors, il était une fois... Moi j'raconte l'histoire en kabyle et alors traduit en français, mais il est mal traduit !

G.M. : — *Contez-nous une histoire kabyle.*

Le conteur : — Il y avait un homme, dans le temps, qui s'était marié avec une femme. Un jour, sa femme est décédée. [Elle] lui a laissé un petit garçon. Ce petit garçon portait le nom d'Ali. Un jour, il a décidé de se remarier avec une autre femme. La femme a accepté d'élever le gosse malgré... [?]¹ et il a accepté avec les conditions proposées et que le gosse sera pris comme les autres gosses qu'ils veulent avoir à nouveau, avec la nouvelle femme.

Et bien la femme arrive. Au bout d'un certain temps, elle a eu aussi un autre gosse qui s'appelle aussi Ali.

Alors Ali et Ali l'ancien enfant, ils ont grandi ensemble et ils ont un peu près trois ans d'intervalle entre eux. Voilà qu'ils grandissent et un jour voilà qu'ils ont douze, treize ans et qu'ils

commencent à faire le berger ; ils peuvent aller aux champs et garder les bêtes. Et que la mère leur prépare...

(Alors le premier, il sait pas qu'elle était pas sa mère. Tous les deux ils se prenaient pour des jumeaux, que leur mère est la même.)

Un jour, voilà que le nouveau-né de la nouvelle femme lui donne le manger qui est différent que le premier de la femme d'avant. Le premier Ali, il a compris que l'autre femme faisait la différence avec l'autre, avec son frère. Alors il lui dit :

— Mon frère, écoute — alors là, ils avaient l'âge un peu près de quinze, seize ans, le gosse i' pourrait s'débrouiller quand même — il dit, voilà, mon frère, notre mère nous fait la différence, il fallait qu'on arrive quand même à comprendre ces choses-là. L'autre, il dit :

— Écoute, mon frère, malgré que ma mère me donne à moi une chose meilleure, elle me donne des galettes du blé et toi elle te donne des galettes du remoulage...

G.M. : — *Du remoulage ?*

Le conteur : — Alors il dit :

— Voilà, regarde, on prend un bout de pain de ta galette, on prend un bout de ma galette, on les jette dans le puits, dans l'eau. Si le premier qui monte en haut, ce sera sur le cœur de la mère, celui qui descend plus bas, c'est-à-dire dans les profondeurs du cœur de la mère.

L'enfant, il dit d'accord et donne un bout de galette, de chacun ; ils ont jeté dans l'eau. Le nouveau enfant, sa galette, elle, est en blé, elle est lourd, elle est lourd, elle est descendue dans le fond de l'eau et la galette de remoulage que la mère a donné à l'ancien enfant de la première femme qui est décédée, a flotté, il est très léger car c'est du remoulage, ça nourrit pas. Il a dit :

— Regarde mon frère, on nous donne le cœur de ta mère, de notre mère si tu veux..., qu'on ait la même chose parce que, toi, tu plonges dans le cœur de ta mère, mais moi, je flotte dessus. Je ne reste pas avec toi mon frère, moi je m'en vais. Il lui

dit : Alors mon frère, je vais te dire au revoir et si la vie le veut, on se reverra mais tant que ta mère est vivante, on peut pas vivre ensemble.

Le gosse a parti, a pris la route. Il a pris son mulet, il est parti à l'aventure de dieu : si on demande son destin, dieu le trouve.

Il est allé dans un village ; il trouve des bergers. On lui demande :

— Monsieur, qu'est-ce que vous venez faire par là, il y a un lion qui tue.

Il a dit :

— Qu'est-ce que c'est que ce lion ?

— Un lion qui nous bouffe tout, nos bêtes. On est envahis par ce lion. Ne venez pas vous battre au lion.

— Moi, je vais me défendre contre ce lion !

Les autres disent :

— Comment monsieur ! Tout le village est engagé contre ce lion, personne n'est arrivé à le convaincre². Et toi tout seul, tu vas réussir à convaincre un lion !

Quand il s'amène avec ses bruits, il fallait lui donner un bœuf à chaque fois. Il dit :

— Bon, gardez vos vaches et continuez. À quelle heure il s'amène à vers la fin de la soirée ?

— Si on lui donne pas une bête il vient dans le village, il casse les portes.

Il a dit :

— Bon, moi je serai là, on verra qu'est-ce qui fait ce lion.

Il est resté jusqu'au soir. Voilà le lion qui s'amène. Alors c'était le tour du sultan à donner son taureau au lion. Le soleil commence à s'enfoncer. Voilà le lion qui s'amène avec ses grognements comme d'habitude, son tonnerre que tout le monde a eu peur. Il disait aux bergers :

— Ne donnez pas le taureau, laissez moi l'affronter !

Le lion s'amène et voit l'homme avec son sabre. Un homme de dix-sept ans. Le lion s'approche, l'homme s'approche ; le lion s'approcha à une dizaine de mètres environ de l'homme puis sauta

dessus. L'homme esquiva et lui enfonça son poignard dans le cœur, et le lion resta sur le côté.

L'homme accompagna les bergers en rentrant dans le village et les taureaux sont tous rentrés, la quantité complète. Le sultan va là et dit :

— Comment ça se fait, aujourd'hui nos taureaux n'ont pas été livrés au lion ? Et le lion va se livrer dans le village, il va bouffer, il va faire un massacre dans la population !

Le berger dit au sultan :

— Attention, le lion est mort. Un bonhomme l'a tué.

Le bonhomme s'était pas montré devant tout le monde. Tout le monde s'amène vers l'endroit et c'était prouvé que le lion était mort. "Qui c'est qui l'a tué ?" Le bonhomme s'amène dans le village et trouve une chambre, il est allé se réfugier là. L'bonhomme, il voulait pas se montrer, il voulait pas dire : "Moi, j'ai tué le lion." Il a fait ça pour le bien de la population.

Le sultan a cherché après et l'a découvert. Il a dit :

— C'est toi qui a tué le lion ?

Il a dit :

— Oui.

Il a dit :

— Alors vous avez ma fille pour vous, et vous serez le sultan à ma place.

Ali, il a dit :

— Non, moi, j'continue ma route. Si vous voulez me récompenser, vous mettez une vache à ma disposition et tous les petits que la vache fera, ils seront pour moi.

Il a dit :

— Bon, une vache..., c'est promis, c'est pour vous. Maintenant, continuez et bon voyage mon petit.

Ali a continué sa route et est arrivé dans un autre village. À l'entrée du village, il trouve une jeune fille, les cheveux touchant les pieds, les talons. Elle venait chercher de l'eau. C'était la fille du sultan encore qui était offerte à un serpent

géant. C'était le serpent géant qui a bouché une source qui a donné de l'eau au village. C'était la seule source pour toute la région...

Alors la fille lui a dit :

— Que venez vous faire par là ?

Il a dit :

— Je veux de l'eau, pour mon cheval a soif, pour mon mulet.

Elle a dit :

— Monsieur, on attend le moment que le serpent géant va sortir, prendre une personne, une fille ou un garçon, et puis il donne de l'eau, sinon il bouche la source souterraine. Il a dit :

— Bon, ma fille, qu'est-ce que tu viens faire toi ici ?

— Moi, c'est le tour du sultan aujourd'hui et mon père [*m'a consacrée*] pour mourir, sacrifier une jeune fille tous les jours pour donner de l'eau à la population ; c'est le tour de papa, c'est moi qui ait offert parce qu'il a donné tout ce qui ce qu'il avait, c'est moi la dernière.

Il a dit :

—Ma fille est le reflet du soleil, les cheveux blonds qui descendaient le long du dos et touchaient...

[*Le conteur s'interrompt et reprend.*]

Il a dit :

— Bon restez là.

C'était un serpent géant à sept têtes.

Il a dit :

— Laissons le serpent venir. Pour le moment je suis crevé, mon cheval aussi : on va se reposer tous les deux.

Il est descendu de son mulet. Il a dit :

— Ma fille, bientôt le serpent sort ?

— Oui dans une demi-heure environ.

— J'm'assois sur tes genoux et tu vas me consoler un p'tit peu, tu vas me gratter un peu la tête, comme on dit, regarder si il n'y a pas des p'tites bêtes dans la tête. (Dans le temps y'avait pas des produits.)

Et bien, le gosse s'assoit, s'allonge un p'tit peu

et met sa tête sur les genoux de la fille et la fille le consola de sa fatigue. Tout à coup, la fille voit le serpent géant à sept têtes commencer à sortir de la source ; la fille, elle ose pas dire à l'homme que la bête géante arrive. Elle pleura. Et ses larmes tombent sur la joue du jeune homme, Ali. Ali, voilà qu'il se réveille en sursaut :

— Qu'est-ce t'as ma fille ?

La fille dit :

— La géante arrive, le serpent géant arrive et je vais te dire au revoir. C'est la première fois que j't'ai vu et ôte verrais pour la dernière fois.

Ali dit :

— Écarte-toi ma fille, je vais me sacrifier pour toi.

(On sacrifie les filles parce que les hommes ont de la valeur, c'est des guerriers comme disent les anglais.)

Alors, Ali il prend son sabre et s'approche de la bête. Voilà que sort une tête pour ramasser la fille qu'on lui donne tous les jours. Et la tête, et Ali hausse son sabre et lui coupa la tête. Et voilà que la bête sort une autre tête avec acharnement, et sa langue qui dépasse, un mètre de long, pour aspirer la fille. Ali, avec son sabre, courageux, enfonça sur la bête, lui coupe la tête... et voilà la troisième, quatrième, cinquième, la sixième et la septième tête. La source se transforma en sang au lieu d'eau pure... Voilà que l'eau coule en abondance. Et tout le monde attend que l'heure passe pour qu'ils aillent chercher de l'eau. Le garçon vient, rencontra quelques sages au bout du village et leur dit :

— La source est libre, vous allez en chercher de l'eau.

Tout le monde s'en va avec leurs moyens pour chercher de l'eau et quand ils arrivent là-bas c'était du sang. Tout le monde va là-bas. Ils ont trouvé sept têtes dehors et la bête en travers de la source. I' s'mettent à nettoyer la source et à sortir la géante, avec des cordes, avec tous les moyens qu'ils ont pu faire. Et voilà la source libre

à jamais. Tout le monde pourra prendre de l'eau librement.

On cherche qui a tué. La fille s'amène et dit :

— Papa, j'lui ai volé quand il était en train de combattre la bête, il a fait tomber une chaussure que moi j'ai ramassée. Tu vas chercher dans le village à qui appartient cette chaussure, à qui elle va cette chaussure et quelle personne donnera la deuxième chaussure.

Le sultan dit :

— Celui qui a tué la bête est bien. Venez tous ici essayer cette chaussure. Personne ne sort du village.

Y'en a à qui elle va mais ils ont pas la deuxième. Alors y'en a un qui dit y'a un pauvre vieux qui est dans le coin là-bas :

— Faites-lui essayer la chaussure quand même, il a dit, amenez-le !

C'était Ali.

— Qu'est-ce qu'on a besoin de moi, j'suis pauvre !

Comme c'était un ordre du sultan, Ali n'a pas osé refuser un ordre du sultan et il a mis la chaussure et elle lui va bien et l'autre, il l'avait dans l'autre pied déjà. Il marchait avec une seule chaussure.

Ali devient sultan. Alors le sultan Ali a épousé la fille qu'il a sauvée la mort et est devenu sultan parce que le sultan en personne n'a pas pu sauver l'honneur de tous les peuples que le serpent géant à sept têtes a bouffé toutes les filles du village, il a fait un massacre. Et bien, Ali est devenu sultan.

Un jour, Ali décida d'aller faire un tour, pour faire une chasse, dans une forêt vierge, que personne d'autre ne rentre dedans. Ali s'amène, rentre avec son cheval et deux "slegos".

G.M. : — Ce sont des lévriers, des chiens ?

Le conteur : — Oui ce sont des lévriers qu'on appelle "ou-shaien". C'étaient des bêtes, c'qu'on appelle ici des aigles, dans le temps ils chassent avec ça.

G.M. : — Des faucons, peut-être ?

Le conteur : — Des faucons adoptés, c'qu'on appelle dressés, des faucons dressés, qui peuvent sauter sur une personne, sur n'importe quoi et la dominer. Il avait deux faucons avec lui et des chiens slegos. Et dans cette forêt vierge, il y avait une Tériel. Tériel, c'était une genre de personne mais sauvage, sorcière...

G.M. : — Une ogresse.

Le conteur : — Elle bouffe les personnes, elle bouffe tout. À la fin de la soirée, il a fini la chasse, il a bien chassé car tous les gibiers, ils sont dans cette forêt et personne n'ose rentrer là-dedans. Voilà, il ose pas revenir, il est trop tard. Il dit : "Oh j'vais me reposer". Il trouve une maisonnette et il se réfugie là-dedans. Voilà qu'la personne sauvage, la Tériel s'amène. Elle dit :

— Vous êtes le bien venu chez moi mon petit, vous êtes beau. Et bien tu seras bien servi... Voilà qu'la bête sauvage s'amène, lui dit : J'attache ton cheval ici et toi tu vas dormir là-bas.

Mais lui, il a dit :

— Mes faucons, j'les attache et mes chiens j'les attache, toi attache le cheval.

Alors elle, elle a attaché le cheval avec des cordes solides et lui, il a attaché ses faucons avec de l'herbe tendre et ses chiens aussi.

Dans le commencement de la nuit, la personne sauvage, la Tériel, a avancé vers le cheval et lui bouffe un pied. Elle revient vers Ali et lui dit :

— Ton cheval, il a que trois pieds !

Ali dit : — Oui ma mère !

Un quart d'heure après, elle a faim, elle est allée manger le deuxième³ et lui a dit :

— Ton cheval, il a que deux pieds !

Il a dit : — Oui ma mère !

À la fin, elle a bouffé tout le cheval. Alors elle revient et lui dit :

— Mais t'as pas de cheval !

Il dit :

— Non, j'en ai pas !

Après elle lui a dit :

— Oh mon petit, tu as de beaux pieds, je vais les

lécher un petit peu.

Alors lui, il appelle [*formule en kabyle*], les faucons et les chiens slegos se sont détachés, se sont précipités sur la géante, ils l'ont griffée, ils lui ont arraché les yeux, et la bête sauvage est restée sans yeux. Et puis il a pris ses bêtes et il a repris sa route. Et la bête est restée aveugle à jamais. Il est parti.

Mais un jour, son frère, Ali, a décidé de rejoindre son frère, par où il a passé l'autre. Il a retrouvé ses traces parce que Ali et Ali se ressemblent malgré tout. Il croise le troupeau de bêtes et on lui dit :

— Mais ton frère il a laissé une vache ici qui a fait un tas de taureaux et de vaches, il fallait venir le prendre ! (On lui a dit “que tu as laissé”, on l'a pris pour son frère.)

Il a dit :

— Bon, je repasserai une autre fois.

On l'a pris pour son frère. Il a dit :

— Je repasserai le prendre une autre fois.

Il s'amène dans un autre village ; on lui a dit :

— Oh Ali, tu es parti depuis trois jours, on t'as pas vu où c'que tu étais ?

Oh, il a compris que son frère il était là. Il a dit :

— Oh, j'étais dans une aventure qui m'a porté malheur, voilà que j'me ramène.

Après il est rentré chez le sultan. Sa femme, elle le prenait pour le même mais c'est pas le même vêtement. Mais il lui dit :

— J'étais dans une aventure où j'ai été obligé de m'évader (quelque chose comme ça).

Alors le soir, il a mis un coussin entre lui et la femme de son frère, pour pas la toucher. Tu sais, une arme, c'est la limite entre le corps à corps, c'est sacré de mettre une arme entre un homme et une femme car, comme ça, ils peuvent pas se toucher, pas de péché. Le matin, elle lui dit :

— Mais comment ça se fait, d'habitude tu rigoles, tu t'amuses avec moi, tu me dis des mots gentils. Aujourd'hui c'est comme si tu te sépares

de moi !

Il lui dit :

— J'ai quelque chose qui m'inquiète.

Elle lui dit :

— Mais dit moi ce que c'est !

Il lui a raconté son histoire mais il lui dit :

— Tu jureras, pour ta vie, que tu racontes à personne.

Elle lui a juré, la fille. Il lui a dit :

— Moi j'suis pas ton mari, j'suis le frère et tu m' diras où il est parti mon frère.

Alors la fille elle a pâli, elle a compris que son mari lui était arrivé un danger. Elle lui a dit :

— Écoute mon beau-frère, ton frère, il est parti à tel endroit, dans une forêt vierge ; tu vas aller le retrouver là-bas et quand tu le retrouves, j'espère qu'tu m'le ramènes ou mort ou vivant. Il y a une bête géante qui bouffe toute personne qui pénètre dans cette forêt. J'te remercie.

Il a pris son fusil, son cheval, comme d'habitude et il est parti. Il fouille dans la forêt ; voilà qu'il rencontre son frère. Et son frère avait perdu l'nord, c'était une forêt très grande, vaste et c'est une forêt vierge qu'on peut pas traverser n'importe où. Il y a des passages mais très difficiles. Voilà qu'il rencontre son frère et le soir il se ramène avec son frère. Ils sont rentrés à la maison.

Son frère, le grand, il a repris sa place de sultan, évidemment, et la fille a été avec son mari raconter comme quoi son autre frère, comment s'était passé qu'il l'a pas touchée, qu'il a joué une comédie pareille. Et la fille, elle a une sœur. Alors le deuxième Ali a marié avec la deuxième fille du sultan et il dit maintenant :

— Toi, tu vas retourner dans notre pays, avec une grande richesse que personne n'a dans la région et tu vas devenir sultan là-bas et moi sultan d'ici. On va dominer un grand pays.

Et les deux frères sont devenus des sultans et heureux et riches.

Et j'vous ai raconté cette histoire, une légende kabyle, qu'on m'a racontée quand j'étais jeune.

Et c'était des vieilles qui [se] réfugiaient le soir jusqu'au matin pour faire leur lin [laine], pour préparer leur lin [laine], pour faire deux couvertures, des burnous, des tas de choses. Et la laine en Kabylie se fait la nuit : pendant ce temps là, tous les jeunes gens se réunissent chez les vieilles qui travaillent la laine pour raconter ces histoires. On les a appris à c'temps là et j'vous remercie d'avance.

G.M. : — Et dans quel village on vous a raconté ce conte ?

Le conteur : — C'est le village qu'est près de Fort National, qui s'appelle "Arrous"

G.M. : — Et vous vous rappelez pas le nom de la vieille femme ?

Le conteur : — La vieille femme s'appelle ["Harbil Djourhal" ?], elle habite ce village, c'est la plus vieille fille, vieille du village, qui file la laine pour tous le monde. Qui sera récompensée évidemment par la suite, elle en fait pour rien au pauvre, y'en a qui la récompense par un peu d'huile, elle mange chez eux, chacun il a sa récompense à part.

G.M. : — Et elle file la laine avec une quenouille ?

Le conteur : — Elle file avec une espèce de bâton pointu, avec une roue trouée... que le bout d'la roue a une spirale. Le bout de bois pénètre dans ce trou et dont le poids, i' donne le roulement plus longtemps. Le bout de bois roule plus longtemps pour permettre à la laine de s'rouler et descendre au fur et à mesure.

G.M. : — Oui, c'est c'qu'on appelle un fuseau.

Le conteur : — Un fuseau. En français, je sais pas le terme comme il faut.

G.M. : — Et en kabyle, comment vous le dites ?

Le conteur : — Et en kabyle, on l'appelle... "tizdit".

G.M. : — "Tizdit." Ah, vous voyez, vous connaissez le terme.

Le conteur : — Voilà.

G.M. : — Et bien, c'est très joli ce conte-là.

Le conteur : — Et j'espère vous raconter d'autres prochainement, si Dieu nous a gardé l'âme dans l'corps.

NOTES :

1. Malgré les autres enfants qu'ils pourront avoir par la suite.
2. Combattre
3. Le deuxième "pied" du cheval.